

Pourra-t-on enfin conclure cette question héritée ? *Où, quand, pourquoi* Nietzsche a-t-il renié Wagner ? C'est à dire d'abord cette autre, nécessairement antécédente : Nietzsche *a-t-il* renié Wagner ?

On doit rappeler les ternes historiques et logiques de la seule position de cette question.

Logiquement, les "faits" se résument de la manière suivante, universellement connue. Nietzsche a d'abord été wagnérien ; puis il a attaqué Wagner comme personne, il a donc changé du tout au tout, incontestablement il a renié la cause qu'il avait d'abord embrassée. Version convenue qui engendre inmanquablement la conjonction de deux sous-questions : pourquoi ou à cause de quoi a-t-il ainsi fait volte-face ? Quand a-t-il changé d'avis ? La première question sous-entend très clairement sa réponse : au mieux, on reconnaît une incompatibilité de caractère et on admet presque la responsabilité, au moins partielle, de certains traits de personnalité insupportables chez Wagner, au pire, on soupçonne Nietzsche d'avoir retourné sa redingote parce qu'il était profondément instable dans sa vie et maladivement incohérent dans sa pensée. Preuve : il a agi exactement de la même manière avec Schopenhauer. La deuxième question n'attend guère davantage son dénouement : Nietzsche a changé brutalement en assistant au premier festival de Bayreuth pendant l'été 1876. Conséquence psychologiquement surdéterminée. La violence rageuse avec laquelle il s'en prend finalement à celui qu'il avait adoré, trahit prosaïquement la permanence inavouée d'un amour souterrain qui s'exprime dans l'impuissance finale du dépit.

Historiquement, une seule remarque doit suffire à introduire le ver du doute à l'intérieur du bel et solide édifice de la logique. Cette version connue pourrait bien en effet

n'être qu'une fable convenue, dans la mesure exacte où elle provient d'un seul bord. Qui de surcroît, n'a pas laissé sa réputation de loyauté ni de probité dans les choses de l'esprit. Volte-face et trahison de la part du philosophe concentrent de fait l'accusation du clan outragé des wagnériens : d'abord de Wagner lui-même dès 1876, qui ne manquera jamais en privé d'écortcher son ancien ami, mais ne le visera dans ses écrits publiés qu'entre les lignes et jamais expressément. De Cosima, encore plus outrée, hautainement insoupçonnable du moindre pardon ou de la plus petite compréhension, qui se cabrera comme une grue et répandra à l'envi son fiel et son amertume vengeresse. Des wagnériens ensuite, d'abord directement coupables d'avoir détruit des documents très probablement éclairants, ensuite mollement responsables d'avoir inlassablement répercuté les calembredaines.

Pourra-t-on un jour débrouiller cet écheveau ? On le voit trop bien, plus que jamais le problème présent ne relève ni de la technique de lecture, ni de l'érudition poussiéreuse, ni même de la plus élémentaire dimension cognitive. Ce problème met en jeu immédiatement, voire préliminairement, des motivations humaines. C'est ce caractère intimement personnel qui le rend à la fois chaleureusement passionnant et épidermiquement plus que délicat : car répondre ici, c'est choisir, c'est opter, pas seulement pour un système d'art ou de pensée, mais bien pour un homme ou pour un autre. Pire encore, choisir l'un, c'est passer aussitôt pour rejeter l'autre, comme si le monde prétendument humain devait rester à jamais incapable d'entendre la pluralité des avis. Encore plus grave s'il est possible, ce n'est pas la réponse qui nous force à choisir, mais d'abord la seule façon d'aborder le problème et de poser la question. Qu'on ne m'en veuille pas trop d'insister de façon aussi appuyée sur la seule ambivalence que je refuse de perdre de vue, du questionnement que j'ouvre ici ; et ce, avant même de montrer que j'ai - comme tous ceux qui savent

lire, c'est à dire qui le veulent bien - toutes les raisons de croire qu'on a tout ce qu'il faut pour le clore, d'une façon définitive, sans vouloir ni devoir nuire à personne.

Je m'explique : demander si Nietzsche a renié Wagner, c'est d'abord poser la question des wagnériens. C'est à dire celle qui vient des wagnériens. Je viens de le rappeler : ce sont eux qui ont induit la postérité à ne plus pouvoir approcher le problème autrement. Le reniement de Nietzsche est un fait, têtus parmi les têtus et voilà plus de cent ans que l'Europe des mélomanes, des musiciens et des philosophes ingurgite sans soupçon ce calice-là jusqu'à la lie. Cela est tellement passé dans les mentalités et les croyances que traiter de Nietzsche c'est fatalement s'intéresser à un renégat, notoirement versatile... et tout ce qui s'en suit. A tel point que si l'on voulait montrer que Nietzsche ne doit pas être tenu pour le caractériel qu'on pense, il faudrait préalablement reposer la toute première question, avant laquelle il n'y en a pas d'autre : Nietzsche a-t-il renié Wagner ? Paradoxe pas forcément très sain : tout se passe comme si d'emblée il était impossible de lire Nietzsche en lui faisant confiance, en croyant ce qu'il dit, et comme si au contraire il fallait prudemment soupçonner derrière ses paroles systématiquement un autre sens à interpréter. Porte ouverte, qui ne le sait ? à tous les délires d'aujourd'hui, et à toutes les infamies d'hier.

Ma question, en tout cas, je ne l'ignore pas, donne en ce sens inévitablement raison aux wagnériens. Pour être plus clair, je me permettrai de rêver un instant, en soulignant bien ce que trahit cette nécessité du rêve, et d'imaginer qu'un lecteur innocent lirait Nietzsche de la première à la dernière ligne, en suivant continûment son itinéraire, en comprenant progressivement ses thèmes directeurs, en pénétrant peu à peu dans l'unité essentielle de ses perspectives variées, sans jamais apercevoir le problème d'un reniement ou d'une volte-face vis-à-vis de qui que ce soit. Faut-il rappeler à l'autre lecteur incrédule - le mien - que

jamais nulle part Nietzsche n'a égaré sa plume à lui laisser tracer l'aveu insoutenable : j'ai renié Wagner. Evidence bien oubliée ; n'importe, dans un procès en réhabilitation, le choix n'est plus laissé à la défense, il faut d'abord tenir compte de l'accusation, si monstrueuse soit-elle au regard de la vérité. L'innocence première n'est plus qu'un leurre, la vraie innocence ne peut qu'être conquise.

Inversement, cette même question apparaîtra aux wagnériens comme un début de crime de lèse-majesté. Pour eux, la cause est entendue, si Nietzsche a assurément renié celui qu'il avait d'abord adoré, le seul fait d'oser reposer la question se présentera automatiquement comme une reduplication de la trahison primitive. C'est clair en effet, même si c'est regrettable : seul un non wagnérien, en puissance sinon en acte, peut se rendre coupable de l'iconoclastie. Rouvrir ce douloureux dossier c'est reconnaître préliminairement que ces traditionnelles conclusions peuvent être sujettes à caution ; peut-être pire encore, la révision du procès risque d'insinuer le doute dans l'argumentation séculaire. Peut-être n'a-t-on pas tout dit, peut-être n'a-t-on pas tout lu, peut-être n'a-t-on pas tout reconnu, ni tout pris en compte ; peut-être la recherche a-t-elle été faussée, par mégarde ou de propos délibéré, peut-être le verdict est-il tombé dans la partialité ; peut-être la justice n'a-t-elle pas été rendue par ceux qui ont la bonne habitude de savoir se placer de manière à la confisquer. Beaucoup de "peut-être" en vérité pour une seule petite question ; et les wagnériens n'ont jamais été des adeptes de l'incertitude.

Tant pis donc - ou très franchement tant mieux - s'il faut à la fois bousculer des certitudes trop bien assises et bouleverser des perspectives trop prudemment bouclées. Tant pis s'il faut égratigner au passage quelques mensonges, quelques menteurs : ce sont les intéressés seuls qui comptent. Et c'est bien le seul souci qui doit nous guider : des personnalités de cette envergure ne sauraient redouter un

surcroît de vérité, j'aime même à croire que l'un et l'autre ne peuvent que gagner à un effort supplémentaire de lucidité. La grandeur des hommes, quoi qu'on dise, ne fait pas ménage avec les faussetés des créatures nanesques qui grouillent à leurs pieds.

Cela dit, je ne veux pas dissimuler la difficulté du débat. Difficulté durement exacerbée parce qu'ici, plus visiblement encore qu'ailleurs et partout, la teneur des problèmes croise toujours deux dimensions qui se brouillent l'une l'autre en interférant : d'une part le plan très sensible des personnalités humaines mises en jeu ; de l'autre, celui très sensible aussi des affrontements d'idées qui constituent souvent le véritable enjeu. Chacun comprendra que le même mot ne véhicule pas le même sens. D'un côté, cette histoire est constituée d'événements qui furent ressentis et vécus intimement par des personnalités à l'affectivité particulièrement réceptive et délicate ; de l'autre le débat théorique qui environne de toute part, sans qu'on puisse bien déterminer lequel commande l'autre, le parcours individuel des intéressés, doit bien révéler si l'on y prête garde, des points de vue notablement divergents. Et ce, beaucoup plus qu'on ne l'a cru précédemment. Il me semble que jusqu'à présent, le débat entre Nietzsche et Wagner est resté insuffisamment compris, à cause même de la façon dont on posait le problème et les questions : sur ce fond partiel les réponses se faussaient d'elles-mêmes sans qu'on s'en aperçoive. Dans presque tous les cas, les biographes - historiens de la musique de façon quasi-exclusive, donc non moins forcément presque tous wagnériens - ont traité de la dimension personnelle du problème : quelle était la personnalité de Wagner, quelle fut celle de Nietzsche, comment, quand, pourquoi se sont-elles accordées ? Comment, quand, pourquoi se sont-elles séparées ? A chaque fois, même si c'est avec des nuances, le débat d'idées se voit escamoté, non pas volontairement sans doute, mais seulement par ignorance. Les musiciens -

sauf exceptions bien rares - n'ont pas lu directement les écrits de Wagner, ou si peu (pour preuve, l'inintérêt manifeste à les rééditer aujourd'hui), et encore moins les écrits de Nietzsche qui, bien entendu, débordent trop largement leur spécialité. A restreindre l'envergure du problème à la seule dimension interindividuelle, c'est manquer aussi bien ces enjeux que ces soubassements, et tôt ou tard échouer sur des événements, qui privés de leur fondement théorique, se caricaturent d'eux-mêmes en anecdotes sommaires et insignifiantes. Or, lesdits événements intimement vécus ont bien un sens - pas question de les dénigrer, tout au contraire - mais seulement à la condition de ne pas oublier qu'ils ont aussi été pensés par leurs protagonistes. J'ai déjà remarqué souvent que la perspective inverse n'apporte que bien rarement des consolations sérieuses : ceux qui abordent le terrain du débat idéologique souffrent sans le savoir des mêmes lacunes projetées symétriquement. Cette fois, les "théoriciens" sont de fait des historiens des idées, des philosophes de profession : ceux-ci connaissent les écrits de Nietzsche, et sa pensée, mais dans un unisson proche de la perfection, ignorent Wagner, son oeuvre musicale et ses textes théoriques. A la lecture près de quelques ouvrages de troisième ou de quatorzième main qui traînent trompeusement sur les devantures grand public, et dont précisément il serait fort recommandable aux novices en musique de s'épargner la découverte. L'hagiographie wagnérienne, surtout en France, continue de faire publier de véritables petites aberrations dont les mânes de Wagner lui-même n'ont pas lieu d'être fières. On m'épargnera de fournir des noms. Ou alors, je répondrais comme Nietzsche, que les Nohl, Pohl, et autres choux continuent de fleurir. Bref, de ce côté non plus, on ne peut espérer d'éclaircissement satisfaisant.

Qu'on ne s'y trompe pas, ma seule conclusion de toutes ces précautions, consiste à aggraver la difficulté du problème sur lequel je crois pouvoir jeter quelques lumières

trop rarement aperçues pour les raisons que je viens de dire. Ce problème est d'une extrême délicatesse : il faut le poser sans rien exclure, et mettre systématiquement en rapport toutes les dimensions qui le composent. Deux exemples suffiront pour confirmer durement la nécessité absolue d'une compréhension réellement polyphonique de la question. Lorsque Nietzsche écrit : "J'ai aimé Wagner", de quoi parle-t-il ? De l'homme ? De l'oeuvre textuelle ? De l'oeuvre musicale ? Plus difficile encore, lorsque qu'il paraphrase la déclaration incontestable : "J'ai été wagnérien", à quoi donc se réfère-t-il ? Par rapport à quoi définit-il son "wagnérianisme" ? Que signifie exactement cet usage d'un temps du passé révolu ? Tout ce que je veux dire préalablement, c'est qu'entendre ces formules en un seul sens, sur un seul plan, dans une seule tonalité, quelle qu'elle soit, c'est se condamner à ne pas les comprendre. Le problème Nietzsche-Wagner est exemplaire, dans la mesure où il est complet ; parce qu'il est un problème d'hommes, donc d'hommes complets, qui vivent et qui pensent, qui pensent leurs vies - beaucoup plus que d'autres -, et qui vivent leurs pensées - beaucoup mieux que d'autres.

La seule manière d'y entendre quelque chose, c'est de le poser là où il se pose : polyphoniquement, ou si l'on osait parodier la façon de Heidegger, existentiellement-conceptuellement. Nietzsche a-t-il renié Wagner ? Priorité absolue : en quel sens, à quel point de vue ? Sous-entendu : il faut aussi voir les autres. Et secondairement seulement : si oui, où, quand, comment, pourquoi ?

Bien avertis, osons enfin. Que veut-on dire quand on demande si Nietzsche a renié Wagner ? Au moins deux choses, principiellement différentes : a-t-il trahi une amitié d'hommes, ou bien a-t-il rejeté une cause ? Cette nécessaire ambivalence orientera ma recherche finale dans ses deux sens successifs.

a) d'abord la question personnelle : Nietzsche a-t-il rompu cette amitié qui lui fut si chère ? N'importe qui lira sans discrimination préjugée, tout ce que le philologue nous a laissé, du début jusqu'à la fin, des textes épistolaires jusqu'aux cahiers inédits en passant par les publications les plus connues, ne pourra pas hésiter longtemps sur la réponse. Je le dis, je le montrerai sans la moindre difficulté : Nietzsche n'a jamais renié l'homme Wagner, il l'a toujours aimé et il ne s'est jamais caché pour l'avouer, bien au contraire : il n'a jamais trahi leur amitié. Absolument jamais. Il faut qu'on se le dise...

b) il faudra déplacer la question, qui deviendra : Nietzsche a-t-il renié la cause qu'il avait d'abord partagée ? A-t-il ou non, changé d'avis sur l'œuvre wagnérienne, aussi bien écrite que musicale ? En ce sens, le Nietzsche anti-wagnérien résolu qu'on connaît bien, a-t-il opéré cette antipodique volte-face qu'on continue de lui reprocher aujourd'hui ? Ma réponse sera aussi claire et tranchée que la précédente. Car tout ce qu'il a écrit, sans réserve partielle, encore une fois, confirme univoquement une seule conclusion que personne n'ose regarder en face, et que je crois avoir largement annoncée dans tout ce qui précède (cf. *Nietzsche apologiste de Wagner*, et *Nietzsche adversaire de Wagner*). Cette réponse est la même que la première, mais pour une raison inversée. Nietzsche n'a jamais renié son wagnérianisme, parce qu'il n'a jamais été wagnérien. Dès le départ, c'est-à-dire dès avant sa rencontre avec le musicien, il est en désaccord radical avec l'esthétique wagnérienne. Je me fais fort de le démontrer, et d'aggraver mon cas en prétendant que ce n'est pas difficile à faire.

c) ce qui, du même coup, et je le sais bien, rend plus délicat et plus nécessaire encore un dernier rebondissement de

la question. Si ma deuxième réponse doit finalement apparaître dans son évidence transparente, comment comprendre une série très réelle d'aveux répétés soigneusement à la fin de sa vie pensante ? "J'ai été wagnérien..." confie Nietzsche comme pour infirmer brutalement ma deuxième réponse. Lui qui tout le premier, sait bien mieux que moi qu'il n'a jamais cessé d'aimer Wagner et qu'il n'a jamais non plus partagé ses idéaux musico-esthético-métaphysiques ; qu'a-t-il donc voulu dire à la fin ? On verra que ce problème le plus difficile est celui qui doit permettre enfin la meilleure compréhension possible et de la pensée de Nietzsche, et de son évolution. Nietzsche a *cru* en Wagner - et donc à un certain moment n'y croit plus - c'est-à-dire encore il a cru que Wagner était autre que ce qu'il était en fait, ou enfin, il a cru que Wagner était, ou même peut-être serait, conforme à son idéal à lui, Nietzsche. Il a cru de toutes ses forces qu'ils étaient d'accord, il a mis du temps à admettre qu'il lui fallait avouer malgré lui qu'ils ne l'étaient pas. Cela, Nietzsche lui-même nous a appris à l'appeler un "malentendu". Et comme dans tout malentendu, et selon ce qu'il a lui-même répété jusqu'au bout, le vrai débat n'a jamais été entre Nietzsche et Wagner, mais bel et bien entre Nietzsche et Nietzsche. N'a-t-il pas parlé obstinément "d'une victoire sur soi-même" ?

Peut-être enfin, l'honnêteté triomphera-t-elle et permettra d'admettre définitivement que, si assurément Nietzsche s'est un moment trompé lui-même, cela n'implique nullement mais confirme plutôt qu'en aucun sens il n'a jamais trahi Wagner.

PREMIERE PARTIE
L'AMITIE POUR L' HOMME